

ORGANISATION DES NATIONS UNIES  
POUR L'EDUCATION, LA SCIENCE ET LA CULTURE

PROJET MAJEUR 4 A : APPRECIATION MUTUELLE DES VALEURS  
CULTURELLES DE L'ORIENT ET DE L'OCCIDENT

COMITE CONSULTATIF

Deuxième session

Maison de l'Unesco, Paris

17 - 27 février 1958

L'IDEE QUE L'ORIENT ET L'OCCIDENT SE SONT FAITE L'UN DE L'AUTRE AU COURS  
DE L'HISTOIRE, ET L'EXPRESSION DE CES IDEES DANS LES ECRITS HISTORIQUES:  
CONSEQUENCES POUR LE DEVELOPPEMENT ACTUEL DE L'APPRECIATION MUTUELLE

Exposé préparé par S.Exc. M. C.D. Ammoun

L'histoire n'est pas seulement le miroir du passé. Nous agissons souvent sous son influence dans le présent ; elle commande, dans une notable mesure, notre comportement dans l'avenir. Dans le cerveau vierge de l'enfant ou de l'étudiant, le monde d'hier est réfléchi par les livres où il l'apprend. Et ce savoir, il va le projeter sur le monde de demain.

Essayons de cerner ce qui intéresse notre Comité. Ce n'est pas la recherche historique pure. C'est la transformation de l'histoire et des écrits historiques en action. C'est la mesure dans laquelle les notions acquises se traduiront demain dans les faits, par plus de compréhension ou d'incompréhension entre les peuples. Ce qui nous intéresse, au premier chef, c'est l'histoire contemporaine, c'est l'histoire vivante.

Les enseignements de l'histoire ancienne ou moderne ont certainement des répercussions sur l'intelligence et sur l'action. Mais leurs effets se bornent le plus souvent à des tendances d'esprit. Ils ne poussent pas à l'action directe. Ils laissent dans notre inconscient une sorte de curieux mélange d'aversion ou de sympathie. Ils ne sont pas déterminants pour une action précise et immédiate.

Notre but c'est un apaisement des esprits et une paix actuelle. Notre action doit donc essentiellement porter sur l'histoire contemporaine.

Cette histoire ancienne ou moderne, nous ne la négligerons pas complètement. Nous orientons surtout. Pour parler brutalement, c'est dans le passé que nous avons été le plus souvent forts, puissants, vainqueurs. Nous avons connu, nous aussi, notre heure de prépondérance. Notre civilisation, notre culture, nos armes, étaient incomparables.

Nous puiserons dans notre histoire des motifs d'espérer. Le Libanais que je suis, géographiquement asiatique, y trouve un double motif de fierté. Tout ce qui lit et navigue, doit quelque chose aux Phéniciens, et nous participons à tout l'éclat et la gloire de la civilisation et de la culture arabes projetées depuis le désert, jusqu'aux Pyrénées dans de magnifiques réalisations d'art et de science.

Précurseurs de la Renaissance, ancêtres à leur façon de Léonard de Vinci et de Christophe Colomb, découvreurs de l'apport grec pieusement transmis à l'Europe, et, par personne interposée, inventeurs du Nouveau Monde, pères de l'algèbre, de la chimie et de l'arc en ogive, ils ont autant que tout autre contribué à l'évolution du monde.

L'apparition du charbon, sonne l'heure d'une décadence. Il n'existait pas sur leur sol, ou ils n'avaient pas su le trouver. D'une façon générale il leur manquait une source d'énergie, quand elle se révéla dans les profondeurs du désert, ils n'avaient plus le moyen de l'utiliser.

Il y a là une leçon. Combien de puissance et de gloire, de culture, de civilisation, qui dominèrent le monde et firent son envie, sont réduites à deux ou trois siècles de distance, à peine, à quelques pages de l'Encyclopédie Britannica.

Aucune civilisation et aucun pays n'est sûr d'échapper à ces caprices du destin.

Mais nous orientaux, éviter comme la peste, à la faveur de cette histoire, de nous complaire dans nos gloires passées, d'en profiter pour vivre dans les mirages d'hier ; et pendant que nous dilapidons l'héritage magnifique de nos pères, de justifier notre inaction, nos divisions, notre vanité, en jetant à la figure de l'Occident étonné, les pages écrites en lettres d'or par nos ancêtres.

Il nous faut juste assez d'histoire pour éviter le complexe du présent, et pas trop pour nous endormir dans les joies de la Capoue historique.

Dans l'histoire contemporaine, les passions sont encore vives, et souvent vivants les acteurs. Les plaies ne sont pas encore cicatrisées et les conflits d'intérêts ne sont pas apaisés.

L'évolution du monde, depuis 1914, a été extrêmement rapide. Il ne s'agit pas de comparer ni de constater que chaque cycle de cinquante ans a entraîné les mêmes changements. Prenons les faits, une carte et des statistiques. Il y a eu un immense bouleversement. Et plus particulièrement dans les relations entre l'Orient et l'Occident.

Ce temps est caractérisé par l'accession à l'indépendance de très nombreux états. L'influence de l'Occident - peut-être faudrait-il dire, celle de l'Europe surtout, si on voulait être plus précis, et encore il faudrait parler de sa présence ou de son implantation militaire et politique - a connu un extraordinaire recul. La contraction de cette peau de chagrin, c'est tout le drame des temps modernes.

Comment l'histoire de cette évolution peut-elle contribuer à une meilleure appréciation des valeurs mutuelles ?

Cette histoire se fait et parfois elle est encore à faire.

Pour être complète, elle devrait aujourd'hui envisager deux modes d'action, s'adressant à des élèves ou des étudiants différents et se placer sous deux signes, également importants.

Le premier serait l'oubli.

Mourrons-nous de notre mémoire! Et comme il est agréable à certains moments de la laisser au vestiaire des temps modernes et de l'y perdre.

La conception nouvelle de l'histoire devrait être basée sur un oubli total d'une forme du passé.

Il faut oublier qu'on a occupé un pays, qu'on a été forcé de le gouverner par la force, qu'on l'a exploité économiquement, qu'on l'a humilié par les formes les plus diverses de la discrimination légale ou sournoise, qu'on a ravalé sa culture, et sa langue, qu'on a méprisé ses institutions et sa foi, et qu'il sort encore tout meurtri dans sa chair, sa dignité et son amour propre, de ces pages d'histoire.

Quand cela n'est plus, ne pas garder la nostalgie dans l'esprit et le coeur de tout ce passé. Il n'y a plus de reconquête autre que culturelle.

Oublier surtout la notion de race supérieure, et ces taches roses, vertes et bleues, qui sur les atlas d'hier et les cartes murales étaient le symbole coloré d'une servitude ou d'une domination, l'illustration de relations de seigneur à serfs ou même à esclaves. Je ne crois pas cultiver le paradoxe en insistant sur ce côté apparemment futile : mais qui dira le mal fait au monde par cette insidieuse nostalgie de la couleur, emblème de la possession pour l'un, signe de l'humiliation pour l'autre. Il y a toute une rééducation de l'oeil à faire.

Il y aura à la base de nos recommandations une action psychologique. Elle commandera toutes les autres.

Il appartiendra à notre Comité de faire des suggestions précises. Mais un manuel d'histoire se ressent plus que tout autre livre du souffle qui l'anime. Nous pouvons compter sur l'appui entier et la bonne foi de tous les gouvernements d'Orient et d'Occident, pour insuffler cet esprit à leurs écoles, à leurs lycées et à leurs universités. Et les générations montantes, qui auront désappris la haine ou le mépris, se tendront à travers les océans, des mains amicales. Nous aurons rétabli le pont de l'amour et de l'amitié.

Je m'aperçois avec terreur que j'ai surtout écrit en oriental.

Je voulais pourtant me dépouiller ici du vieil homme. Et l'exemple serait mauvais et contraire à l'esprit de notre comité, si je n'arrivais pas à sortir de cette gangue.

L'oubli nous le demandons à l'Occident. Pour l'Orient nous lui demanderons de faire appel au souvenir. C'est là le deuxième signe. Lui demander de se souvenir de tous les bienfaits de l'hygiène, de la science et de l'éducation : des routes, des ports, des hôpitaux, de son accession aux techniques modernes, condition de son salut. Lui demander aussi de garder le souvenir du dévouement des éducateurs, des médecins et des missionnaires, ou même des militaires qui furent les trois à la fois. Lui demander enfin, de ne pas oublier, si paradoxal que cela puisse paraître, qu'il a souvent acquis dans ces luttes et dans l'exemple aussi, le sens de la dignité, le sens de la liberté, et que dans ces épreuves il a pris conscience de sa personnalité historique politique ou nationale.

Curieux accouchement que celui de l'indépendance, née d'une servitude. Mais cela est vrai. L'Occident n'a jamais pu cacher son vrai visage sous le masque qu'il nous montrait, et quand il l'enlevait pour souffler, il redevenait lui-même. Ces courts instants de vérité nous ont permis de modeler sur ses traits certains des nôtres, ou plutôt de les retrouver, enfouis qu'ils étaient sous des siècles de servitude et d'oppression.

Ne pas oublier surtout la langue, c'est par elle que nous avons pris contact avec le siècle nouveau, et chacun de nous dans un aspect de sa formation ne serait plus lui-même sans cet apport. Pour ma part je m'y suis tellement confondu que je ne peux parler d'apport étranger pour désigner cette langue qui nous a mis en contact avec toutes les sciences, techniques ou humaines, avec de nouvelles et magnifiques disciplines de l'esprit, qui nous a permis de bénéficier de l'effort universel, d'assimiler l'acquis de l'humanité et de le mélanger au nôtre.

Quelques notions devraient être l'objet d'une attention particulière.

Elles ne semblent déterminantes dans la création de ce climat nouveau.

Il faut combattre particulièrement la discrimination. Le mot nouveau, pour une chose ancienne, n'a pas encore été défini avec précision. Il cache essentiellement une inégalité de traitement basée sur un préjugé ; le préjugé n'est souvent que la couverture philosophique d'intérêts matériels et précis.

Toute action dans ce domaine aura de très heureuses influences. Il n'est difficile de m'étendre ici sur ce sujet. Mais il est d'importance capitale dans l'idée que l'Occident et l'Orient se sont fait l'un de l'autre.

J'aurais également voulu qu'une attention particulière fut consacrée à la notion d'amour-propre. L'amour-propre froissé est à la base d'un très grand nombre de malentendus entre l'Orient et l'Occident. Jusqu'à une date récente, l'Occidental, et l'Européen plus particulièrement était le maître du monde. Il était la source de la toute puissance. Deux ou trois générations durant, cela a été vrai. Comment n'en résulterait-il pas un petit sentiment de supériorité, conscient ou inconscient, et appelé à se traduire dans les faits de façon brutale, sournoise ou même polie.

C'est contre cela qu'il faut réagir, du côté de l'Occident. Et par la présentation des faits historiques.

Nous Orientaux, sommes aussi en la matière extrêmement chatouilleux. Nous donnons souvent, beaucoup trop souvent l'impression d'écorchés vifs ; la moindre remarque nous déplaît et nous irrite. Des années, parfois des siècles de mépris ou de remarques insolentes nous ont laissé l'épiderme hypersensibilisé. Nous ne savons plus admettre autre chose que la louange hyperbolique. Notre accession à l'indépendance n'a fait de nous ni des Etats, ni des nations, ni des être parfaits.

On conçoit à la rigueur que dans l'enthousiasme des premiers jours de la liberté recouvrée, nous nous soyons laissés griser par la magie du mot, et la réalité de la chose.

Mais aujourd'hui, une des conditions de notre survie et de notre salut, c'est de voir plus clair en nous-mêmes, de déceler nos défauts, nos faiblesses, voir nos tares, et de les combattre. D'accepter les critiques, les remarques et même une sympathique ironie, de les provoquer.

Un pays ou un état est ainsi fait qu'en violation des lois les plus élémentaires de l'anatomie, il peut avoir plus de deux talons d'Achille.

J'ai surtout parlé d'une action sur les élèves ou les étudiants. Il faut y ajouter une autre forme d'action qui celle-là, porterait sur une toute autre génération.

Nous sommes confrontés avec un nouveau problème : l'hiatus historique.

Entre le moment où nous quittons les bancs de l'école ou de l'université et celui où nous agissons, le monde n'est pas resté immobile. L'accélération de l'histoire n'est plus à démontrer : en quinze ans cette notion des devenue un lieu commun ou une vérité première. Par un phénomène d'osmose ou de contagion, dont nous retrouvons les causes dans les techniques modernes, l'histoire participe à l'accélération de la vitesse des moyens de communication et des moyens de transmission de la pensée. Dans cette course entre l'événement et l'idée que nous avions imaginée de ses contours, c'est l'événement qui nous dépasse.

Pris dans les remous de la vie et dans une forme de lutte quotidienne, il ne nous reste que l'information parlée ou écrite.

Dans combien de pays n'est-elle pas dirigée, sinon contrôlée ? Quelle est son indépendance à l'égard des nombreuses puissances politiques ou économiques. Cette presse se fait au jour le jour sous diverses pressions et le goût du sensationnel déforme les faits. Dans ces récits, on retrouve rarement l'esprit de synthèse. Certaines évolutions, certaines modifications profondes dans les idées et les moeurs nous échappent.

L'homme moderne n'a guère le temps de réfléchir, l'homme politique ne fait pas exception à la règle. Il lui faut des miracles d'énergie et de volonté pour rentrer en lui-même et procéder dans le calme à une étude objective et précise des faits. Il est encore plus dur de dépasser le cadre national et de tirer d'événements qui se déroulent d'une façon désordonnée aux quatre coins de la planète, les conclusions d'ensemble.

L'étudiant a acquis, au prix de multiples efforts, et avec méthode des notions précises, les connaissances nouvelles ne s'insèrent pas, mais glissent sur cet acquit.

L'hiatus est profond entre ce qu'a appris l'étudiant et ce que n'a pas appris, n'a pas assimilé l'homme d'action, dans un monde en rapide et perpétuel mouvement.

Tout cela est encore bien plus vrai des relations Orient-Occident où les changements ont été rapides et profonds. Ils ont touché la nature ou l'essence même de leurs rapports : ils ne sont plus du même ordre.

Il faut envisager une révision de l'histoire contemporaine dans les rapports Orient-Occident à l'usage des adultes.

Nous pouvons être, en la matière, novateurs et audacieux.

Je penserai à une sélection de quelques orientaux, une sorte de corps de professeurs ou de conférenciers itinérants qui feraient des cours dans les universités, mais dont l'action principale serait surtout celle de missionnaires.

Ils agiraient dans cet esprit. Une publicité assez étendue devrait être faite autour de leurs cours. Leur séjour dans chaque pays serait d'un an. Ils donneraient une idée précise de l'évolution des pays dont ils sont originaires. Ce serait vraiment le point de vue nouveau et pur.

J'espère beaucoup d'une action dans ce domaine. Le terrain est neuf. Une organisation de cet ordre, s'adressant aux adultes a certainement besoin d'une mise au point. Elle a surtout besoin d'une très grande liberté d'expression. Mais par les remous qu'elle provoquerait, les discussions, les échanges d'idées, elle pourrait ouvrir un chapitre nouveau de l'éclairage historique des relations entre l'Orient et l'Occident.

Il reste un dernier aspect. Celui de l'avenir. Je crois qu'il faut faire l'histoire de l'avenir des relations entre l'Orient et l'Occident. Et sans avoir recours à un devin, à un mage ou à un prophète.

Cette histoire de demain, nous ne la ferons pas dans les détails. Mais il est possible de prévoir les grandes lignes de son évolution. Après avoir oublié ou désappris la haine, il nous restera à bâtir.

Et pour cela, montrer, par des exemples, choisis l'impossibilité de la solitude nationaliste.

Nous touchons ici un chapitre délicat.

Il y a indiscutablement, dans toute une partie du monde une montée accélérée de nationalisme. Elle est irréversible. Il est vain de la combattre. Il faut l'utiliser. Le nationalisme est dépassé. Il peut se comparer, en l'an d'atome 1958 à une notion tribale. Il est venu trop tard dans un monde trop vieux. C'est dans tous les cas un stade nécessaire. La sagesse pourrait être d'écourter au maximum ce passage d'un état à un autre. Mais il serait vain de l'ignorer, et encore plus de le mépriser.

Le nationalisme ne s'est pas toujours dressé uniquement contre l'Occident. Les Pays Arabes par exemple, ont souffert des siècles durant d'une oppression orientale. Ce nationalisme est un phénomène qui garde sa pureté puisqu'il n'est pas à sens unique.

Il faut l'accepter, comme un bien ou un mal nécessaire. Je dis bien nécessaire. Même s'il s'agit là d'une notion périmée ou dépassée par l'évolution de la science et de la pensée modernes, une cure de nationalisme - ou un accès - permettent à des pays qui viennent d'accéder à l'indépendance de prendre plus nettement conscience d'eux-mêmes, dans tous les domaines. Et au point de vue culturel surtout. Ils retrouvent leur langue, leur littérature, leurs poètes, leurs historiens. Plus rarement leurs savants.

Il y a dans ce réveil des aspects parfois naïfs. Faisons en sorte qu'il n'y en ait pas d'odieus et que soient bannis les excès qui conduisent parfois à condamner les chiffres arabes au nom du nationalisme du même nom et autres excès du même genre en voie de disparition d'ailleurs, s'ils ont jamais existé.

Cette éruption passée, nous arrivons à un autre aspect du problème.

L'idée est claire et simple. Presque une vérité première. La nécessité d'une collaboration étroite, dans tous les domaines et celui de la culture plus particulièrement. Les échanges sous toutes leurs formes, l'interpénétration, l'interdépendance.

Une action dirigée dans deux voies différenciées, mais non contradictoires.

Faire revivre la culture d'un pays, lui retrouver ses lettres de noblesse, elles en ont toutes. Voilà le premier but. Un peu de nationalisme ne messied pas à cette tâche.

La vivifier, l'entretenir, en faire quelque chose de dynamique, de moderne, d'attirant par le contact avec d'autres cultures, c'est-à-dire pour nous, les occidentales ou l'occidentale. Et cela franchement, sans arrière-pensée, loyalement, avec ce sentiment d'estime nécessaire pour toute tâche. Eviter l'imitation certes, mais ne pas hésiter à se mettre à l'école. Créer les genres absents ou disparus. Faire de la culture l'instrument d'élévation des élites et de pénétration des masses.

Pour les pays arabes, par exemple, s'attacher à introduire ou à faire revivre le théâtre ou le roman.

Je n'aperçois que j'ai surtout fait appel à des tendances d'ordre psychologique. Elles me semblent à la base de notre action. Et les seules à pouvoir laisser la marge nécessaire et suffisante aux gouvernements intéressés.

Si nous pouvions infléchir l'enseignement ou la conception de l'histoire dans le sens de nos travaux nous aurions dans quelques années des générations plus proches l'une de l'autre. Et des adultes, plus éclairés sur un monde en perpétuel devenir et qui ne présente plus que de lointaines comparaisons avec celui qui s'est imprimé dans leurs jeunes cerveaux, il y a deux ou trois décades.

Faire surtout comprendre la nécessité de la solidarité humaine. Encore une vérité première. Mais ces vérités premières il semble nécessaire aujourd'hui de les répéter sans cesse. On ne les admet, en principe, que pour les ignorer dans l'action.

Dans un certain sens, il n'y a plus aujourd'hui d'illettrés. Et tel qui ne sait pas lire par les yeux, lit par les oreilles. Les frontières de l'esprit ont sauté, bien avant les fusées, le jour où dans le hameau le plus reculé, le plus désolé du monde, tout événement majeur était connu, presque en même temps que dans les capitales, où les rotatives tournent de plus en plus vite, à la poursuite du temps perdu. La simultanéité entre l'événement et son annonce, voilà une des caractéristiques de notre temps.

Ne pourrait-on pas utiliser, pour notre projet, cet admirable instrument ?

Nous essayerons, au cours de nos débats, de donner corps à ces idées, de les faire passer dans l'action quotidienne.

Il n'est difficile de trouver une définition précise pour les deux termes d'Orient et d'Occident. Par quoi se définissent-ils ? Par ce qu'ils ont de commun ou par ce qu'ils ont de différent. La définition ici ne se fait pas dans l'absolu, mais en fonction de l'autre terme. Définition par balancement ou, si on préfère par opposition.

Les notions d'Orient et d'Occident ont-elles un sens géographique ou historique, culturel, ou matérialiste, sur quelle donnée s'appuyer ? Où commence l'Orient, et où finit l'Occident ?

On peut tenter une approximation. D'une façon générale l'Orient est pauvre et sous-développé, l'Occident riche ; l'Occident est méthodique, organisé, souverain et puissant ; l'Orient est en train de devenir souverain. Il lui reste à acquérir la puissance et la richesse. Cette définition fixe déjà dans une certaine mesure le sens d'un courant d'échanges, et elle préjuge de nos sentiments. L'Occident est myope et l'Orient presbyte. Si une définition pouvait jouer le rôle d'une lentille correctrice nous aurions fait un pas en avant.

Cette course à la définition n'est-elle pas vaine, ne devrait-elle pas être reléguée un peu au second plan. L'Orient et l'Occident existent, c'est un fait. Peut-on faire en sorte qu'ils ne se heurtent pas, qu'ils ne s'opposent pas ? Je rêverais d'une définition - jonction.

Les expressions telles que : "astuce orientale" et "charité chrétienne" je voudrais délibérément en négliger ici l'étude. Elles font partie d'un vocabulaire littéraire et on ne peut pas s'attaquer à elles directement. C'est dans la mesure où nous aurons modifié l'état d'esprit de ceux qui pensent, parlent et écrivent que nous donnerons plus de sens et de place à certaines de ces expressions, que nous en éliminerons d'autres de notre langage courant.



Il ne faut en aucun cas briser le cadre de notre action Orient-Occident. Si nous le débordions ou le brisions, cela pourrait entraîner de dangereuses complications et d'inattendues incidences sur nos travaux. Les formules Est-Ouest, par exemple, ont un contenu politique qui dépasse certainement les limites de notre action.